

Olivier Vilaça
16 septembre 2007

Combien de temps devons-nous encore filer la métaphore géopolitique ?

Dans son édition datée du mardi 4 septembre, le journal *Le Monde* publiait un dossier spécial intitulé « La planète ovale », coupe du monde de rugby oblige. Cette double-page (en tout cas dans la version papier) est composée d'une carte indiquant le nombre de licenciés dans le Monde par pays, et de trois articles dont un sur le faible intérêt de la société indienne pour ce sport. Les deux autres articles sont respectivement intitulés : « Terres de rugby : Des espaces à conquérir » et « Les revenus du Mondial inégalement partagés ». On reconnaît ici deux métaphores à la fois géopolitique et géoéconomique, très courantes dans les médias, y-compris pour analyser des sujets qui ne sont, *a priori*, ni géopolitiques ni géoéconomiques.

Le terme « des espaces à conquérir » n'est pas qu'un jeu de mot rugbystique, mais se réfère explicitement au modèle géopolitique de conquête des territoires pour l'accès aux ressources. Selon le premier article, l'enjeu pour le rugby est de « devenir un sport mondial ». Une des stratégies de l'International Rugby Board (IRB) pour y arriver serait de faire du rugby un sport olympique et, ainsi, « recevoir plus d'attention et d'aide des gouvernements de pays où il n'est aujourd'hui qu'un sport peu répandu ». L'emploi du terme « inégal », quant à lui, renvoie explicitement à des modèles géopolitiques du type Nord-Sud. La situation qui est mise en cause est le fait que l'IRB va distribuer 4,5 millions d'euros aux équipes dites de premier niveau pour leur participation au Mondial, tandis que les dix autres équipes recevront 225000 euros. Situation que le terme « inégal » suppose injuste. Il est certes difficile d'associer systématiquement les équipes de premier niveau (Angleterre, Irlande, Pays de Galle, Ecosse, Italie, Argentine, Nouvelle-Zélande, Australie, Afrique du Sud) aux pays riches du Nord, et les autres (Canada, Etats-Unis, Portugal, Roumanie, Géorgie, Namibie, Japon, Fidji, Tonga, Samoa) aux pays pauvres du Sud. Cependant, cette idée qu'une inégalité Nord-Sud existe plane en permanence sur l'article qui conclut d'ailleurs par une citation du porte-parole de l'IRB, lui-même victime de ce modèle : « Ce n'est pas la peine d'investir dans des pays en développement pour rivaliser avec les meilleurs si les meilleurs baissent de régime ».

Le paradoxe - et c'est un paradoxe qui semble se retrouver souvent dans les articles qui utilisent la métaphore géopolitique ou le modèle Nord-Sud - c'est que le contenu des articles est bien moins géopolitique que ce que leur titre et les quelques citations rapportées ci-dessus laisseraient penser. On y parle de bien d'autres choses, et principalement de la politique interne à l'IRB. On pourrait alors se demander dans quelle mesure les métaphores géopolitiques ne sont pas des effets de manche, des titres accrocheurs censés problématiser un objet qui, sans cela, paraîtrait sans grand intérêt. On retrouve le même mécanisme, par exemple, dans l'[Atlas du Monde diplomatique](#) qui problématisait avec des métaphores géopolitiques des objets tels que l'information et la culture dans le Monde (« Médias et cinéma sous contrôle »), l'éducation (« Au Sud l'éducation sacrifiée ») ou la démographie (« Une population inégalement répartie »).

Le vrai problème que pose ce genre d'articles, c'est le recours systématique à des métaphores géopolitiques/géoéconomiques pour analyser des sujets très divers et qui ne sont pas, *a priori*,

des objets géopolitiques (ces objets ne donnent pas lieu à des conflits armés entre les Etats territoriaux). Comme si, finalement, tout ce qui se rapportait au Monde s'inscrivait nécessairement dans une logique géopolitique ou géoéconomique, dans un rapport de domination et d'injustice spatiale. Bien sûr, on retrouve dans ces différents objets de la concurrence, des luttes de pouvoir, des désaccords et des implications financières importantes. Mais, sont-ils pour autant réductibles à cela ? On peut aussi se demander si en problématisant ces objets sous un angle géopolitique, l'objectif n'est pas finalement de leur donner une saveur sociale avec la crainte que, sans cela, les épidémies n'intéresseraient que les médecins, le réchauffement climatique que les écologistes et le rugby que les rugbymen ? Dans ce cas, on peut légitimement se demander si la métaphore géopolitique est réellement la plus pertinente, la plus efficace pour envisager ces problèmes complexes symboles de la mondialisation ?

Les sciences économiques et sociales en général, et les géographes en particulier, ont joué un rôle très important dans la diffusion et la popularisation des approches géopolitique et géoéconomique. Yves Lacoste est un de ceux qui a le plus contribué à remettre la géopolitique au goût du jour. Dans les années 1970 tout d'abord, pendant la guerre du Vietnam, avec la parution en 1976 de *La géographie, ça sert, d'abord, à faire la guerre*, puis dans les années 1990, où il est souvent sollicité pour interpréter les conflits qui ont lieu en ex-Yougoslavie. Le terme d'inégalité doit plutôt sa popularité à Samir Amin, économiste qui publie en 1973 *Le développement inégal*. Et si ces ouvrages datent un peu et doivent être resituer dans ce contexte particulier qu'est la Guerre Froide, leurs thèses rencontrent toujours un certain succès auprès des médias et du grand public.

Cependant, depuis les années 1970, les géographes (notamment Olivier Dollfus, Jacques Lévy, Denis Retailé ou Christian Grataloup) ont également montré que le Monde contemporain peut être aussi considéré comme un archipel où les pleins et les vides, les riches et les pauvres, sont présents tant dans les pays dits du Nord que dans les pays dits du Sud. Ils ont aussi montré que le Monde pouvait être pensé comme un espace à part entière dans lequel la lutte géopolitique entre les Etats territoriaux pouvait être remplacée par le dialogue et la coopération entre une multitude d'acteurs non-géopolitiques (ONG, organisations internationales, entreprises, individus) afin de trouver des solutions à des problèmes complexes. Le modèle Nord-Sud ou le modèle de la menace permanente de conflits armés sont-ils encore réellement opérationnels dans ce contexte ? C'est une question qui ne devrait pas être éludée.

La géopolitique n'est donc qu'un modèle de compréhension du Monde parmi d'autres et il n'est pas garanti aujourd'hui que ce soit le plus efficace pour comprendre des objets comme le sport, l'environnement ou les épidémies. Ne pourrait-on pas alors, tout simplement, prendre ces différents objets pour des enjeux de société, pour des objets sociétaux plutôt que pour des objets géopolitiques/géoéconomiques ? Ne pourrait-on pas les envisager aussi comme le signe de l'émergence d'une société de dimension mondiale plutôt que comme la projection de l'affrontement géopolitique dans tous les domaines de la réalité sociale ?

Faire l'économie de cette hypothèse serait dommageable car elle permet de penser le Monde autrement, avec d'autres catégories conceptuelles que celles qui prévalaient au XXe siècle. Aujourd'hui, les sciences sociales, les médias et l'opinion publique ont les moyens de chausser d'autres lunettes que celles qu'on utilisait au siècle dernier pour voir le Monde. Il est vrai qu'il n'est jamais facile de changer quand on s'est habitué à un objet, même s'il est un peu cassé ou plus très efficace. Peut-être est-ce aux géographes de montrer l'exemple.

Olivier Vilaça

© Les Cafés Géographiques - cafe-geo.net